Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/elmensd00wand

CONVENTION NATIONALE.

ÉLÉMENS DE MORALE, OU DEVOIRS DE L'HOMME ET DU CITOYEN,

D'après les seuls principes de la raison & de la conscience ;

PRÉSENTÉS

PAR A. H. WANDELAINCOURT,

DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-MARNE.

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

1793.

AVERTISSEMENT.

Nous devons avertir nos lecteurs qu'il n'eſt point queſtion ici d'un ſyſtême de morale, ſoutenu par une ſuite de raiſonnemens. Nous écrivons pour la première jeuneſſe; & cet âge n'eſt pas ſuſceptible de grandes combinaiſons. Nous nous contenterons de fixer l'eſprit des jeunes gens ſur ce qui ſe paſſe au-dedans d'eux-mêmes; de les rendre attentifs aux déciſions de leur cœur, lorſqu'il n'eſt pas corrompu par les paſſions; de leur faire entendre la voix de leur conſcience; de les rendre ſenſibles à ſes applaudiſſemens ou à ſes remords, en les rappelant au ſens intime, à ce ſentiment intérieur qui eſt ſi propre à nous inſtruire, quand nous le conſultons de bonne foi.

Les dialogues ſont, par eux-mêmes, très-amuſans, & propres à ſoulager la mémoire des jeunes gens. Cependant on eſt aſſez prévenu contre cette forme d'inſtruction, parce que c'eſt ordinairement le maître qui propoſe la difficulté, & que c'eſt l'écolier qui la réſout, ce qui n'eſt pas naturel; au lieu qu'elle plairoit à la plus ſaine partie des maîtres, ſi l'écolier propoſoit modeſtement ſes doutes, & que l'inſtituteur y ſatisfît amicalement & en peu de mots. Effectivement, cette manière d'enſeigner, qui rapproche de ſi près le maître de l'écolier, où c'eſt le maître qui prend le ton de ſon élève pour l'élever juſqu'à lui, paroît la plus ſimple & la plus parfaite méthode

pour apprendre aux enfans les choſes abſtraites et difficiles à ſaiſir : c'eſt le ton de la converſation entre des perſonnes unies par les liens de la confiance & de l'amitié, qui ſe communiquent librement leurs penſées, qui réuniſſent leurs forces & leurs lumières, qui vont au même but d'un pas égal, ſans pour cela qu'aucun ſorte de ſa ſphère. L'écolier propoſe, parce qu'il eſt fait pour être inſtruit, & le maître répond, parce qu'il eſt naturel qu'il en ſache plus que ſon écolier, & qu'il faut moins de ſavoir pour queſtionner, que pour réſoudre des difficultés.

ÉLÉMENS

DE MORALE,

OU

DEVOIRS

DE L'HOMME ET DU CITOYEN,

D'après les seuls principes de la raison & de la conscience.

L'enfant. QUELLE école doit suivre un cœur ami de la vertu et de la vérité ?

Le maître. En suivant l'école de la morale, vous trouverez la perfection, dont la pratique fera votre satisfaction & votre bonheur.

L'enfant. La morale est-elle quelque chose de bien difficile à apprendre ?

Le maître. Point du tout ; autant la pratique de la morale nous est nécessaire pour arriver au vrai bonheur, autant il est aisé d'en connoître les principes. La morale n'est autre chose que la connoissance des principes propres à former notre entendement à la sagesse & notre cœur à la vertu ; & comme nous portons tous ces prin-

cipes gravés profondément dans nos cœurs, il suffit pour les connoître de faire attention à ce qui se passe au dedans de nous, d'écouter ce que notre cœur nous dit, d'être attentif à la voix de notre conscience, & de nous rendre raison de ce que nous faisons; car des êtres raisonnables ne doivent rien faire au hasard.

L'enfant. Vous m'inspirez un grand desir de connoître ces principes, d'où dépend notre bonheur; puisqu'il est si facile de les apprendre, je vous prie de me les indiquer.

Le maître. Nous sommes tous membres d'une même famille, dans laquelle chacun de nous a des devoirs à remplir pour faire le bien commun. De-là, la multiplicité de nos obligations, qui tendent toutes à faire notre bonheur: car toutes ont pour but notre repos, notre conservation, notre félicité, & le bonheur de ceux avec qui nous formons une société; & tous ces devoirs sont fondés sur les principes suivans:

1°. Il faut, dans quelque circonstance que vous vous trouviez, faire tout le bien qu'il vous sera possible.

2°. Avant de faire une action, vous devez vous demander si elle vous rendra meilleur, ou plus utile à la société.

3°. Travaillez à votre plus grande perfection par tous les moyens qui seront en votre pouvoir.

4°. Ne liez société qu'avec ceux qui peuvent vous porter au bien.

5°. Lisez de bons livres propres à vous former le cœur & l'esprit.

6°. Accoutumez-vous de bonne heure à résister à vos passions.

7°. Cherchez à conserver votre réputation, & même à l'augmenter.

8°. Efforcez-vous à vous rendre le plus utile que vous

pourrez, non seulement à ceux avec qui vous avez à vivre, mais à tous les hommes en général & en particulier.

9°. Travaillez de toutes vos forces, non seulement à paroître homme de bien, mais à l'être effectivement.

10°. Préférez aux honneurs & aux richesses, le bonheur de vous faire aimer & estimer de tous ceux qui vous connoissent.

11°. Soyez humain, c'est-à-dire, prenez un vif intérêt au sort des autres; aimez-les, traitez-les avec bonté; cherchez, saisissez tous les moyens de leur être utile, soit par des secours réels, soit par des conseils, soit par vos exemples.

12°. Soyez circonspect dans vos paroles & dans vos actions, pour ne rien dire & ne rien faire qui puisse scandaliser personne, ou nuire à qui que ce soit, en aucune manière.

13°. Ne faites jamais aux autres ce que vous voudriez qu'ils ne vous fissent pas; & rendez-leur tous les services que vous desireriez obtenir d'eux en pareille occasion.

Si vous êtes vraiment dans ces dispositions, vous serez agréable à tous ceux avec qui vous aurez à vivre, & vous ne pourrez manquer d'être heureux, autant qu'il est permis à l'homme de l'être ici bas.

L'enfant. Notre félicité est donc inséparable du bonheur de nos semblables?

Le maître. Absolument inséparable; dès que nous sommes faits pour la société, notre sort est lié avec celui de nos semblables; leur bonheur doit contribuer au nôtre, & le nôtre au leur; & nous travaillons pour nous, dès-lors que nous travaillons pour la communauté dont nous faisons partie. Dans toutes associations, diminuer le bien-être de la société, c'est diminuer celui de chaque particulier qui la compose.

L'enfant. Mais quels moyens avons-nous pour juger ſi une choſe eſt propre à faire notre félicité ?

Le maître. Ces moyens ſont de trois eſpèces. 1°. Notre raiſon, pour nous éclairer ſur ce que nous avons à faire ; 2°. notre conſcience pour nous applaudir quand nous faiſons le bien, & nous tourmenter lorſque nous commettons le mal ; 3°. les leçons de l'expérience, d'après leſquelles on juge de l'avenir par le paſſé.

De ce que nous preſcrivent la raiſon, notre cœur & l'expérience.

L'enfant. Que demande de nous la raiſon, pour nous conduire au bonheur ?

Le maître. La raiſon nous apprend qu'il n'y a d'heureux que ceux qui ſont inacceſſibles à la terreur, aux chagrins, aux voluptés, aux futiles joies du monde ; parce que, ſi une maiſon ne peut jouir du bonheur ſans la paix, de même un eſprit agité de mille paſſions diverſes, ne peut jouir de ſoi-même, ni être véritablement heureux.

Elle nous apprend que l'ingratitude eſt un vice ; que la perfidie, la trahiſon, l'injuſtice ſont déteſtables ; qu'il eſt beau de tenir ſa parole, de garder le ſecret des familles, de reconnoître un bienfait ; de rendre un dépôt, d'honorer ſes parens, de ſoulager ceux qui ſouffrent.

Elle nous apprend que les vices détruiſant le bonheur ; que les vertus l'appellent, l'accompagnent & le rendent plus parfait ; qu'il n'y a, humainement parlant, qu'une ſeule vertu, c'eſt d'être juſte ; un ſeul devoir, c'eſt de concourir au bonheur de ſes ſemblables, & de ſe rendre heureux ſoi-même, en perfectionnant ſes qualités & ſes talens.

Elle nous apprend que la juſtice tend à conſerver l'eſpèce humaine, que le devoir veut la rendre heureuſe ; que la juſtice eſt fondée ſur cette règle unique : *Fais aux autres ce que tu voudrois qu'ils te fiſſent, & ne leur fais pas ce que tu deſirerois qu'ils ne te fiſſent pas ;* que le devoir n'a que cette ſeule règle : *Sois heureux, & pour cela fais le bien & évite le mal ;* que tout ce qui perfectionne l'homme, tout ce qui fait le bien de la ſociété, eſt vertu, & que tout ce qui détériore l'homme, tout ce qui l'avilit eſt condamnable.

Tous ces principes ſont également clairs, également connus de tous les hommes réfléchiſſans, parce qu'ils ſont profondément gravés dans l'ame de tous.

L'enfant. Et le cœur, que nous dit-il ?

Le maître. Tout ce que notre cœur nous dicte eſt également fait pour nous porter au bonheur. Il lui faut des plaiſirs ; c'eſt-là où tendent tous ſes penchans : mais ces plaiſirs, pour faire ſon bonheur parfait, ne doivent pas être ceux de la brute, les plaiſirs ſenſuels, que rien fait naître & que rien fait diſparoître ; mais des plaiſirs qui nous affranchiſſent des revers de la fortune, des caprices des hommes, que la mort ne puiſſe ôter, qu'elle doive même augmenter ; & ces plaiſirs ne peuvent être que ceux de la vertu, de cette vertu que le calme accompagne toujours, que la douce eſpérance ſoutient au milieu des orages, & qui nous rapproche de l'être bienfaiſant qui ne nous a tirés de la pouſſière que pour nous élever juſqu'à lui, & qui a voulu que rien, excepté lui, ne pût ſatisfaire pleinement nos deſirs.

L'enfant. L'expérience s'accorde-t-elle avec la raiſon & le cœur ſur l'objet de notre bonheur ?

Le maître. Elle approuve abſolument les mêmes principes. L'expérience a toujours appris qu'on ne trouve ja-

mais le véritable plaiſir dans la baſſeſſe du vice, ni dans les penchans d'un cœur corrompu, qui dégradent toujours l'homme & l'aviliſſent honteuſement ; mais qu'on ne le trouve que dans la pratique des vertus domeſtiques & publiques. Les hommes vertueux, tourmentés pour la vertu, ont montré un viſage riant au milieu des plus cruels ſupplices, tandis que des ſcélérats fortunés, que des riches puiſſans, ont avoué qu'ils n'étoient pas heureux au milieu des plaiſirs préparés par le crime.

L'enfant. Eſt-ce que l'homme ne peut être heureux avec les biens de la fortune ?

Le maître. Non, mon enfant ; le bonheur de la fortune eſt toujours peu de choſe, & il ne nous met pas à couvert des plus grands malheurs ; de ſorte qu'on eſt toujours dans la crainte, lorſqu'on ne s'attache qu'aux biens de la fortune.

L'enfant. Le vrai bonheur ne conſiſte-t-il pas dans les plaiſirs du corps ?

Le maître. Point du tout : c'eſt dans les plaiſirs de l'ame qu'il faut chercher le vrai bonheur. Les plaiſirs du corps, les biens de la fortune, le preſtige de la gloire, s'ils ne ſont ſubordonnés à la vertu, ne ſont pas capables de nous fournir le contentement & la ſécurité de l'ame. Quelque variés qu'on les ſuppoſe, ils finiſſent toujours par s'émouſſer & par nous plonger dans l'ennui. Rien ne peut conſtituer le vrai bonheur, s'il n'eſt durable & permanent ; & tout plaiſir du corps eſt paſſager & ne peut donner à notre ame un contentement pur & exempt de craintes mortelles pour l'avenir.

L'enfant. Eſt-ce qu'il ne ſuffiroit pas, pour être heureux, de n'avoir rien à ſouffrir ?

Le maître. Non, mon fils ; ce ſeroit avoir une bien

petite idée du bonheur que de le réduire à l'exemption de la douleur; d'ailleurs, environnés comme nous le sommes de tant de misères, qui sont inséparables de la condition humaine, il n'y a point d'état où l'on puisse se flatter d'être à l'abri de la douleur & des afflictions.

L'enfant. Le corps doit-il passer avant l'esprit dans la recherche du bonheur ?

Le maître. Point du tout; l'ame doit toujours passer la première, parce qu'elle seule fait notre grandeur & notre vraie félicité; & que l'expérience prononce que ce n'est qu'en subordonnant les plaisirs du corps à ceux de l'ame, qu'on peut se rendre heureux.

L'enfant. Quels principes dois-je avoir sur la conservation de ma santé ?

Le maître. Il n'est aucun emploi, aucune condition de la vie, qui ne demande de la santé & des forces pour y vaquer avec succès. Nous en priver par nos excès, c'est par notre faute nous rendre inutiles aux autres & à nous-mêmes; c'est nous préparer des maux sans fin; c'est surtout aller contre la loi, qui nous défend d'attenter à nos jours; car altérer sa santé, c'est diminuer la vie.

L'enfant. Les grandes passions ne contribuent-elles pas au bonheur de l'homme ?

Le maître. La nature ne donne point de grandes passions à ceux qu'elle veut rendre heureux. La vie de l'homme peut être comparée à un voyage sur mer; pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal; & plus les tempêtes sont fréquentes & orageuses, plus on est exposé à perdre la vie, & plus la navigation est malheureuse. Les gens sensés sont communément les plus heureux ici bas, & les passions fortes rendent souvent insensé.

L'enfant. Pourrions-nous être heureux sans la liberté?

Le maître. Sans la liberté on ne peut être heureux, parce que sans liberté on n'a aucun mérite, on n'a rien à s'applaudir, & tout le bien qu'on fait sans elle ne mérite ni louanges ni récompenses.

L'enfant. Ne pourroit-on pas se rendre heureux en se séparant des autres hommes?

Le maître. L'homme seroit malheureux s'il étoit abandonné à lui-même, tandis que son bonheur s'accroît à mesure que la société se perfectionne. Le bonheur n'existera jamais qu'où les hommes formeront une société de frères, liés par les mêmes droits, heureux par les mêmes jouissances. Notre constitution ramène l'homme à cette heureuse situation.

L'enfant. Mais la vertu, qu'est-ce que c'est?

Le maître. J'appelle vertu tout ce qui tend à la conservation & au bonheur commun de l'humanité; & vice tout ce qui s'oppose au bonheur commun de la société. Les principes de la vertu sont gravés dans le cœur de l'homme; il en apporte les germes en naissant, & ils sont fondés sur ses vrais besoins, & sur les plaisirs dignes de lui.

L'enfant. Les hommes ne peuvent-ils pas être heureux sans la vertu?

Le maître. Point du tout; le vice, les sens, les chimères d'une imagination libertine, ne peuvent produire le bonheur qui convient à un être raisonnable. La bassesse du vice, la corruption des plaisirs des sens, répugnent à la sainteté de notre être, dégradent l'homme & le pervertissent. Nous ne pouvons donc trouver une félicité digne de nous dans l'opprobre de ces désordres; au con-

traire, la vertu procure la ſûreté de la ſociété, la paix du cœur, le repos de la conſcience, & ce ne peut être que là où ſe trouve le bonheur ſuprême de l'homme.

L'enfant. Combien diſtingue-t-on de vertus?

Le maître. Il n'y en a qu'une eſpèce, & elles ſont toutes ſœurs; toutes ſe tiennent unies, & tendent toutes au bien commun.

L'enfant. Exiſte-t-il des hommes que le crime ſeul puiſſe rendre heureux?

Le maître. Non: jamais la nature ne produiſit de tels monſtres; elle ne peut même en produire. Par une loi conſtante de la nature, perſonne ne peut être heureux qu'en ſe rendant témoignage qu'il a fidellement accompli ſes devoirs; & tout nous prouve que la félicité appartient excluſivement à l'homme vertueux, & que ce n'eſt que par la vertu qu'on arrive au bonheur.

L'enfant. Mais que fera celui que ſa vertu n'empêche pas d'être malheureux?

Le maître. Un homme qui connoît la douce jouiſſance de la vertu, & qui ſent tout le prix de la paix intérieure, ſe ſoutiendra toujours dans les plus violentes tentations. Il fait ce qu'il peut, & laiſſe à Dieu à décider le tems & la manière de le ſecourir. Il n'y a point de maux, ſoit maladie, ſoit perte de biens, que n'adouciſſe en lui la penſée d'une divine providence. Il jouit de la tranquillité, quand l'homme vicieux ſe déſeſpère.

L'enfant. Quel jugement dois-je porter de ce qu'on appelle crainte de Dieu?

Le maître. Cette vertu eſt le plus ferme appui de toutes les autres. Elle eſt le frein le plus puiſſant que l'on puiſſe oppoſer au vice; de ſorte que quand la créature donne la pré-

férence au vice, ſans la crainte des peines & celle de Dieu, il n'eſt plus de retour à eſpérer.

L'enfant. Le mépris des richeſſes eſt-il une vertu bien eſtimable ?

Le maître. Sans détachement des richeſſes, il n'eſt ni vrai bonheur ni ſageſſe. La manière de penſer du ſage, qui veut ſe rendre heureux ici bas, ſe réduit à deux principes, au détachement des richeſſes & des honneurs. Il eſt néceſſaire pour le bonheur temporel de ne deſirer que des choſes qui ont une bonté réelle. Or, les richeſſes & les honneurs ne ſont que des biens imaginaires que le moindre revers peut nous enlever.

L'enfant. Que fait le ſage lorſque les biens & les honneurs tombent dans ſon partage ?

Le maître. Il écarte tous ces vains ornemens qui lui ſont étrangers, pour chercher au fond de ſon ame ſon mérite perſonnel, ſeule choſe qui lui appartienne en propre. Il ſe reſpectera & s'eſtimera trop pour s'abaiſſer juſqu'à un ſot orgueil. Cependant, ſi les honneurs, ſi les richeſſes, ſi les dignités viennent s'offrir à lui, il les regardera comme des dépouilles étrangères, ou comme un bien dont il eſt le dépoſitaire, & qu'il doit employer au plus grand avantage de la ſociété.

L'enfant. Que dois-je penſer de l'ambition, de l'amour du pouvoir, & du deſir de la gloire ?

Le maître. Ce ſont les paſſions les plus funeſtes; & vous devez les regarder comme la vraie & la ſeule cauſe de tous les malheurs du genre humain. L'ambition a produit plus de crimes que toutes les paſſions enſemble. Attacher ſon bonheur au char de la gloire, c'eſt le mettre, comme un enfant, dans le vain bruit que fait une trompette ; c'eſt s'extaſier de-

vant les couleurs fragiles d'une bulle de savon, que le même moment voit naître & s'évanouir.

Cependant, prenez garde que je ne parle pas ici de la gloire qui suit les grandes actions & qui tendent à l'avantage de la société. Je ne parle pas non plus de cette gloire qui vient de l'estime ou de la réputation d'honnête homme; car ces deux espèces de gloire sont très-estimables, & très-propres à exciter à la pratique de toutes les vertus sociales; & il ne faut rien négliger pour les acquérir dans l'occasion, & pour les conserver lorsqu'on les a acquises.

L'enfant. Le sage doit-il être bien jaloux de se vaincre soi-même ?

Le maître. Rien de plus précieux que cet empire sur soi-même; rien n'est plus nécessaire au bonheur. L'habitude de se vaincre soi-même, dans laquelle consiste la pratique de la morale, loin de détruire, comme l'on pense, le charme de la vie, devient elle-même l'habitude la plus satisfaisante; parce qu'il n'y a rien de plus convenable au bonheur de l'homme que de borner ses besoins, ni de plus consolant pour lui que d'avoir détruit ses défauts & perfectionné son être.

L'enfant. Quelles bornes faut-il prescrire à la sensualité & au plaisir ?

Le maître. Les bornes les plus étroites. Je voudrois que tout homme veillât, non seulement sur ses actions, mais encore sur ses desirs, & qu'il éloignât de son esprit toute pensée déréglée. Une nation est perdue quand la dissolution devient universelle. La vertu n'a plus de droit sur des ames corrompues par la débauche. Tout est alors dans l'avilissement, dans la dégradation & le mépris.

Ceux qui regardent la débauche & la dissolution des mœurs comme des objets sur lesquels le gouvernement doit fermer les yeux, ont donc oublié que la vertu élève

l'ame, échauffe le cœur, porte nos inclinations vers le bien : & que le vice abrutit l'homme, le deshonore, & tend à la destruction de la société.

Il faut veiller même sur nos desirs & sur nos pensées ; car les pensées enflamment les desirs, les desirs échauffent l'imagination & donnent de l'activité aux passions. D'où il suit que la tempérance nous prescrit de mettre un frein à nos pensées, de bannir de notre esprit celles qui peuvent nous rappeler des idées capables d'irriter nos passions, pour des objets dont l'usage nous est interdit.

L'enfant. Que devons-nous penser de la pudeur ?

Le maître. Elle est la vraie parure de tous les âges, mais sur-tout de la jeunesse, & encore plus du sexe. La femme qui a franchi les barrières de la pudeur est perdue sans ressource. C'est par la continence qu'il importe à régner sur soi-même. C'est par les désordres du premier âge que les hommes dégénèrent.

L'enfant. Quel rang donnez-vous à la reconnoissance ?

Le maître. Je la mets au rang des vertus qui dérivent de la justice, & dont on ne peut se dispenser sans crime. Il est sensible qu'un homme n'est juste qu'autant qu'il est reconnoissant, & qu'il est injuste en devenant ingrat. La société a deux liens, la justice & la bienfaisance. Celui qui manque de reconnoissance les rompt tous les deux ; il est beaucoup plus coupable envers la société que celui qui prend le bien d'autrui. Il n'est rien de plus odieux, de plus injuste, de plus insociable que l'ingratitude.

L'enfant. Que doit-on penser de toutes ces vertus qui font l'honnête homme & qui constituent la probité d'un particulier ?

Le maître. Sans cette probité, la politique s'occupera en vain du bien de l'état ; il ne resteroit plus que des fripons à

gouverner ;

gouverner; ce qui n'eſt pas facile. Un individu repréſente l'état, comme les membres d'un particulier repréſentent ce particulier. Or il ſeroit abſurde de dire que ce qui fait le bonheur & la perfection de l'homme fût inutile à l'état, puiſque l'état n'eſt que la collection des citoyens, & qu'il eſt impoſſible qu'il y ait dans le tout un ordre & une harmonie, qu'il n'y a pas dans les parties qui le compoſent. Lorſqu'il n'y a plus de vertu dans les particuliers, alors les lois les plus ſages ſont impuiſſantes contre la corruption générale. Ce ſont les mœurs des citoyens qui remontent & vivifient l'état.

L'enfant. Quelle idée dois-je me former du travail & de l'oiſiveté ?

Le maître. L'aſſiduité au travail eſt un devoir que la nature a impoſé à tous les hommes. Nous ſommes membres d'une ſociété qui ne peut ſubſiſter ſi chacun de ſes membres ne travaille pas en mille manières à ſon bien être. L'oiſiveté eſt la mère, l'école, la ſource de tous les vices & le plus grand fléau des ſociétés. Tenons-nous-en à notre propre expérience. S'il y a dans le commerce de la vie des médiſances, des calomnies, des diviſions, des querelles, des ſcandales, c'eſt l'oiſiveté qui les produit. Un homme aſſidu au travail, n'eſt occupé que de ſe perfectioner dans ſon état, & des moyens d'être utile aux autres.

L'enfant. Devons-nous être bien empreſſés à cultiver & à exercer les facultés de notre être ?

Le maître. De quel côté que nous jetions les yeux, nous ne trouverons point de jouiſſance plus parfaite que celle que nous procure la perfection de notre être. Alors les mouvemens de notre corps ſont réglés; ils ſont la paix de notre conſcience. Les affections de notre ame ſont légitimes & n'ambitionnent que les vrais biens; notre entendement s'eſt formé à ne ſe décider que pour la vertu & en faveur de la

vérité ; la vertu a acquis sur notre cœur les droits de l'habitude ; les troubles qui naissent du choc des passions & des intérêts nous sont inconnus ; notre volonté, en se décidant constamment pour le bien, suit le doux penchant de la nature ; & en travaillant à notre perfection, nous nous sommes placés sous un ciel toujours pur, toujours serein ; nous devenons inaccessibles aux orages des passions, à ces tristes nuages que répandent le trouble & la confusion dans les ames avilies & dans les cœurs corrompus. Alors notre bonheur est parfait, il est sans crainte ; rien ne peut nous l'enlever : car, qui seroit capable de m'enlever la propriété de ma perfection & du plaisir qui l'accompagne ? Seroit-ce l'artifice des hommes ou la perfidie de la fortune ? Mais ce bien est tellement incorporé avec moi, tellement renfermé dans mon être, qu'il y est comme dans un asyle inaccessible aux fureurs de la haine, aux traits de la vengeance, aux artifices de mes ennemis, aux coups de la fortune. Aucun homme ne peut me le donner, aucun homme ne peut me le ravir. Je possède tout si j'en jouis, & je ne perds rien, à proprement parler, si l'on me dépouille des autres biens : car que peut avoir perdu celui à qui la fortune est forcée de laisser toute la perfection & le bonheur qui en est inséparable ? Or, si notre perfection fait notre souverain bien, il est de la dernière évidence que nous n'avons point d'autre voie à choisir pour arriver sûrement à la félicité, que de travailler à nous rendre parfaits.

L'enfant. Quelle idée dois-je avoir de la douceur & de la tranquillité d'ame ?

Le maître. La tranquillité & la douceur sont si nécessaires à l'homme, dans toutes les circonstance de la vie, qu'il ne sauroit trop tôt travailler à acquérir ces deux excellentes vertus, ni mettre trop d'empressement à les porter à leur plus haut point de perfection.

L'enfant. Que devons-nous penser de la mortification & de la sensualité ?

Le maître. La ſenſualité, n'avant pour objet que des plaiſirs bas & mépriſables, dégrade abſolument celui qui s'y livre avec excès. & le réduit au rang des brutes qui ne ſont occupées que de l'accompliſſement de leurs appétits; au lieu que la mortification rend l'homme maître de ſes paſſions, & le délivre ſouvent d'une infinité de beſoins qu'il peut lui arriver de ne pouvoir ſatisfaire.

L'enfant. Que penſez-vous de la ſociété?

Le maître. Nous ſommes obligés de vivre avec nos ſemblables; il faut donc nous appliquer à les bien connoître, afin d'agir avec eux de façon à leur plaire, à procurer leur vrai bonheur, & à les engager à nous payer de retour & à ne nous pas tromper.

L'enfant. Comment devons-nous nous conduire dans toutes nos relations avec les hommes?

Le maître. Avec beaucoup de circonſpection & de décence, pour ne bleſſer perſonne dans aucune de nos démarches. Nous devons ſur-tout travailler à nous perfectionner de plus en plus, afin de nous rendre propres à faire le plus grand bien, & de ne choquer perſonne par nos imperfections.

L'enfant. Quelle idée dois-je avoir de la complaiſance, des égards & de l'humanité?

Le maître. La complaiſance eſt une condeſcendance honnête par laquelle nous plions notre volonté à la volonté louable des autres. Je dis une condeſcendance honnête, pour montrer qu'il ne faut pas déférer lâchement à la volonté criminelle des autres; ce qui ſeroit un crime. La complaiſance dont il eſt ici queſtion, conſiſte uniquement à ne contrarier le goût de qui que ce ſoit, dans tout ce qui n'eſt pas contraire aux mœurs.

Les égards ſont des ménagemens, des conſidérations,

que l'on doit aux circonſtances où l'on ſe trouve, & au génie & à la qualité des perſonnes avec qui l'on a à vivre.

On entend par humanité, l'intérêt que les hommes prennent au ſort de leurs ſemblables en général, par la ſeule raiſon que ce ſont des hommes comme eux. Ainſi aimer les hommes, les traiter avec bonté, pour cela ſeul qu'ils ſont hommes, voilà l'humanité. Quiconque n'eſt pas humain eſt indigne de vivre; c'eſt un monſtre qu'il faut reléguer parmi les bêtes féroces.

L'enfant. Quels ſont les différens devoirs que l'humanité nous impoſe?

Le maître. Les voici. L'humanité inſpire à celui qu'elle conduit un deſir d'être, à l'égard de la ſociété, ce qu'eſt la providence divine à l'égard de tous les hommes. Il voudroit voir heureux tous ſes ſemblables; il s'empreſſe de rendre à tout le monde tous les ſervices poſſibles. Bien loin de chercher à induire quelqu'un en erreur, il tâche de gagner des ames à la vertu; & bien loin de mettre en uſage, dans le commerce de la vie, les reſſources honteuſes de la ruſe, de la fraude, de la mauvaiſe foi, il aura toujours pour les autres de la charité, de la ſincérité, de la civilité, de la modération & de l'amour. Tous les hommes ne formeront à ſes yeux qu'une grande famille, dont il eſt membre & dont il doit s'efforcer de faire le plus grand bien, même au préjudice de ſon intérêt particulier.

L'enfant. Que doit-on faire pour mériter la réputation dont tout homme de bien doit être jaloux?

Le maître. On ne doit rien épargner pour mériter la réputation, qui eſt le fruit de la vertu. Pour cela il faut qu'on ſe conduiſe, dans la place où l'on eſt, avec fidélité, avec zèle & par des principes de devoir.

L'enfant. Pourquoi dit-on qu'il ſe faut accoutumer de bonne heure à la patience?

Le maître. Parce qu'il n'y a très-ſouvent que la patience qui rende notre vie ſupportable, & qui ſoit capable d'émouſſer la pointe des épines qui ſe font ſentir dans toutes les conditions.

L'enfant. Que dois-je penſer de la circonſpection dans les paroles, & de l'indiſcrétion?

Le maître. La langue ne doit être que l'interprète de l'ame. Il faut donc que nous ſachions régir notre langue, ſi nous voulons que l'on juge bien de nos penſées, de nos deſirs & de nos ſentimens.

L'indiſcrétion nous porte principalement à vouloir entrer dans le ſecret des autres, ſur des choſes qui ne nous regardent pas. On ſent qu'agir ainſi c'eſt vouloir diſpoſer d'un bien dont on n'eſt pas le maître.

L'enfant. Que doit-on obſerver dans le choix d'un état?

Le maître. Il n'y a rien qui mérite plus notre attention que le choix d'un état, qui doit faire notre exiſtence morale, & auquel il faudra rapporter toutes nos actions. Pour celà nous devons mûrement conſulter nos facultés, nos diſpoſitions & notre caractère.

L'enfant. Que doit-on penſer des chagrins, de la douleur & de la mort?

Le maître. On ne doit ſe chagriner que de ce qui eſt un vice de l'ame; & le ſage ne peut trouver de chagrin dans ce qui n'a rien de honteux. La triſteſſe pour le reſte n'eſt rien; elle eſt ſans fondement; elle n'eſt d'aucun ſecours; elle ôte même la préſence d'eſprit & les forces néceſſaires pour remédier au mal.

Quand on penſe à la condition humaine, à la nature périſſable des choſes de ce monde, aux viciſſitudes de la vie & à la foibleſſe de l'homme, on n'eſt ſurpris de rien &

on ſupporte avec patience tout ce qu'on ne peut détourner.

Quant à la mort, nous ſavons tous que nous ſommes mortels. Et qu'eſt-ce que la mort peut avoir d'effrayant pour un homme vertueux, qui ſait qu'elle doit l'affranchir des miſères de la vie, & le réunir au dieu bienfaiſant qui ne l'a tiré de la pouſſière que pour le rapprocher un jour de lui, & lui faire jouir dans ſon ſein d'une éternité de délices?

De la conſcience & des remords.

L'enfant. Que doit-on entendre par ces mots, conſcience & remords?

Le maître. La conſcience eſt ce ſentiment qui nous fait approuver ou condamner notre conduite, ſuivant qu'elle eſt conforme ou contraire à nos devoirs, ſans aucun égard à ce que les autres peuvent en penſer.

Le remords eſt ce reproche d'une conſcience qui déſapprouve nos actions; car ce n'eſt pas des caprices des hommes & des ſociétés que dépendent les notions vraies du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal moral. C'eſt ſur la propre nature de l'homme que ſont fondées nos idées du bien & du mal.

L'enfant. D'où peut venir à l'homme ce ſentiment qu'il a de ſes actions?

Le maître. C'eſt l'auteur de la nature même qui l'a gravé dans tous les cœurs, comme un juge incorruptible, pour prononcer ſur toutes nos actions, ſur leur conformité avec la loi ſuprême, avec la volonté d'un dieu auteur de l'ordre & de toute vertu, & non ſur ce que peuvent en dire ou penſer les hommes, ni ſur ce qu'elles peuvent nous attirer d'utile ou de nuiſible de leur part.

L'enfant. L'homme a-t-il des remords des actions qui n'ont aucun châtiment à craindre de la part des hommes?

Le maître. Le méchant le plus certain d'avoir caché son crime, le despote le plus assuré de l'impunité, sont forcés d'avouer que leur cœur est en proie au trouble & aux remords. Jamais on ne peut échapper aux remords, parce que jamais on ne peut s'en imposer au point de prendre le faux pour le vrai, le laid pour le beau, le mauvais pour le bon, le noir pour le blanc. L'homme méchant ne peut se cacher qu'il est haïssable; l'ingrat, qu'il est injuste; le lâche, qu'il est méprisable.

L'enfant. Les remords sont donc bien utiles pour rappeler l'homme à ses devoirs?

Le maître. Il n'y a que l'homme usé dans le crime, que les remords ne rappellent pas à la vertu, parce qu'alors les passions ont détruit dans le méchant toutes les semences des bons desirs & des bonnes pensées, & que tout est en lui dans l'anarchie.

La continuité des blessures que les remords nous font, force non seulement à nous repentir, mais encore à détruire le mal dont l'idée nous afflige & nous tourmente. Dès que notre conduite cesse d'être conforme à la vertu, malgré lui le coupable connoît alors ses crimes & ses forfaits; il voit une main vengeresse prête à s'appesantir sur lui; il remarque un œil perçant qui pénètre les replis les plus secrets du cœur, à qui nul crime n'est caché, & qui doit tôt ou tard les punir tous. Voilà ce qui effraie le coupable, ce qui répand le trouble, l'amertume au milieu de ses plaisirs, ce qui porte la terreur depuis le trône où le tyran s'assied, jusques dans la caverne où le brigand se cache. Ils pourront l'un & l'autre échapper à la justice humaine; mais nul n'échappera à la vigilance de sa conscience, au ver rongeur qui le déchire par-tout. Ainsi point de bonheur, point de paix intérieure dans les routes du vice; le crime est son bourreau lui même: il voit malgré lui qu'il est un terme à son triomphe, & que ce terme est la mort.

L'enfant. Ne dit-on pas qu'il n'y auroit aucun remords, ſi l'on n'avoit rien à craindre de l'homme, & ſi l'éducation & les préjugés ne leur avoient donné lieu ?

Le maître. S'il eſt vrai que l'impie ne redoute que l'homme, pourquoi donc tremble-t-il ? pourquoi ſes remords deviennent-ils plus puiſſans, plus actifs que jamais, à l'inſtant de la mort, où l'on n'a plus rien à craindre ou à eſpérer des hommes ? Pourquoi eſt-ce ſur-tout aux approches de ſa fin qu'il éprouve le ſupplice intérieur du réprouvé ? Il a joui de tous ſes crimes ; il ne lui reſte plus qu'à s'endormir : il le ſait ; il ne peut plus en douter ; la mort va le ſouſtraire à toutes les vengeances humaines : quel eſt donc le grand juge qu'il redoute, ſi ce n'eſt l'éternel ? Au contraire, vous pouvez déchirer la chair du juſte, le faire expirer au milieu des ſupplices les plus inouis ; mais vous ne pourrez lui donner des remords. Ils ne viennent donc pas de la crainte des hommes, ces remords, puiſque les hommes ne ſauroient en donner à celui qui eſt innocent, lors même qu'ils l'immolent ; puiſque les méchans ne peuvent s'y ſouſtraire, lors même qu'ils n'ont rien à craindre des hommes. La conſcience eſt une loi gravée dans nos cœurs, qui crie à l'homme juſte : *perſévère à être intègre & bienfaiſant, & tu ſeras toujours heureux ;* & à l'homme méchant : *convertis-toi, ou des ſupplices cruels me vengeront de tes iniquités.*

L'enfant. Mais on dit que le crime offenſe dieu ; n'eſt-ce pas une folie de le croire ?

Le maître. Au contraire, c'eſt une folie de croire que dieu ait fait l'homme pour la ſociété, ſans qu'il lui ait impoſé les lois néceſſaires pour maintenir cette ſociété. Il a donc voulu que ces lois fuſſent obſervées ; mais le voudroit-il, connoiſſant la malice des hommes, s'il ne puniſſoit l'infraction de ces los ? S'il défend le mal, il faut qu'il le puniſſe ; autrement il ne prendroit aucun moyen pour détruire le vice ; ce qui eſt contraire à l'idée de ſa ſainteté in-

finie & à ſon amour pour la règle & pour le bien de ſes créatures.

L'enfant. La punition ne répugne-t-elle pas à l'idée de dieu?

Le maître. Oui, dans le ſens qu'il ſe plaiſe à punir; mais non dans le ſens qu'un dieu juſte, rémunérateur, ne peut laiſſer la probité ſans appui; parce que, s'il ne ſe montroit pas le vengeur des crimes, il exciteroit indirectement à la dépravation, favoriſeroit le mal & combattroit contre les lois d'ordre & de juſtice qu'il a établies.

L'enfant. Ce dogme des peines n'eſt-il pas au moins inutile dans le code de la morale?

Le maître. Il y eſt au contraire très-utile pour lui ſervir de baſe pour arrêter le méchant, & même pour empêcher le juſte de quitter les voies de la juſtice.

L'enfant. A quoi ſert l'opinion de l'immortalité ſur laquelle eſt fondé le dogme des peines?

Le maître. Nous venons de le dire; elle ſert à établir les lois de la morale ſur une baſe dont elle ne ſauroit ſe paſſer; car ſi l'ame n'étoit pas immortelle, ſi elle périſſoit avec le corps, rien ne ſeroit ſuffiſant ici bas pour arrêter le crime & pour encourager, ſoutenir & perpétuer la vertu. Hélas! malgré le frein des vengeances divines, ſi terribles par leur nature & par leur durée, il eſt encore tant de vices, tant de forfaits! que ſeroit-ce ſi tant de ſcélérats de tous genres n'avoient qu'un ſupplice paſſager à redouter?

L'enfant. L'idée d'un dieu qui punit de foibles créatures, me paroît révoltante.

Le maître. Admirez au contraire par-là ſon amour infini pour la vertu, & ſa grande ſageſſe, manifeſtée par les menaces mêmes de châtiment. Sans ces peines terribles, dieu, moins ſaint, eût moins manifeſté ſa haine pour le crime; nous

pourrions l'accuſer de le favoriſer, d'endurcir le méchant, puiſque le ſcélérat, endurci & mourant dans ſon affection pour le crime, eût conſervé encore l'eſpoir réſervé à la vertu, & la certitude même du pardon.

L'enfant. A qui faudroit-il prêcher ce dogme?

Le maître. Aux grands & aux petits, à tous les hommes; parce que, ſans cette croyance, tout homme peut devenir un monſtre, puiſqu'il n'auroit aucune digue ſuffiſante à oppoſer à ſes paſſions mutinées. Il faut un dieu vengeur aux magiſtrats; il en faut un à l'homme public; il en faut un à l'ouvrier, au peuple, à l'homme de cabinet. Quelle ſera donc la claſſe qui n'ait pas beſoin de croire à l'exiſtence des peines deſtinées aux vices après la mort?

De nos devoirs envers nos ſemblables.

L'enfant. Me voilà bien inſtruit de ce que je dois faire pour me rendre heureux; mais en travaillant à mon bonheur, ne dois-je pas m'occuper de celui des autres?

Le maître. L'homme iſolé manque de beaucoup de choſes, & il ne peut ſe les procurer que par le moyen des autres. Il doit conſéquemment chercher à gagner leur cœur, pour ſe les attacher & obtenir d'eux les biens dont il a beſoin. Il doit de plus chercher à les rendre parfaits; parce que plus ils augmenteront en perfection, plus ils ſeront en état de faire du bien, & plus ils ſeront portés à faire l'avantage de leurs ſemblables. Je vais tirer quelques conſéquences de ces deux principes, qui ſeront autant de règles de votre conduite envers votre prochain.

1°. *Vous ne devez faire contre votre prochain ce que vous ne voudriez pas qu'il fît contre vous*: au contraire, *vous devez agir pour ſon avantage, comme vous deſirez qu'il agiſſe toujours pour vous.*

2°. Votre bonheur dépend de la perfection & du bonheur de vos semblables ; *vous devez aimer tous les hommes & chercher à leur procurer tout ce qui peut contribuer à les rendre plus parfaits, & par-là plus heureux.*

3°. La parole étant le nœud qui lie le plus étroitement l'homme avec ses semblables ; & comme nous ne l'avons reçue que pour le bien de la société, *vous ne vous en servirez point pour induire les autres en erreur, & pour leur faire croire ce que vous saurez n'être pas véritable. En un mot, vous éviterez le mensonge, même celui qui ne roule que sur des idées indifférentes : vous serez encore plus éloigné de vouloir leur donner des idées contraires à leurs devoirs & à leur innocence, pour les pervertir & les porter au mal.*

4°. *Vous ne ferez jamais pour aucun homme rien qui soit contraire au bien de tous, ou qui soit opposé à l'intérêt général de l'humanité.*

5°. *Vous ne vous contenterez pas de ne faire tort à personne, vous serez encore dans la disposition de faire du bien à tous les hommes, non seulement par l'espérance du retour, mais par la satisfaction naturelle qui est attachée à l'exercice de la bienveillance & au plaisir de faire des heureux.*

6°. *La perfection de l'esprit, de la raison, du cœur de mes semblables, me sera encore plus précieuse que celle du corps.* Ce sont ici les œuvres de miséricorde spirituelles, dont l'obligation est infiniment plus stricte que celles qui regardent le corps.

7°. *Quelque engagement que vous contractiez, vous aimerez encore plus l'homme en général que chaque homme en particulier.*

Enfin, mon enfant, on distingue trois sortes de devoirs absolus de l'homme envers ses semblables.

La première est de ne faire de mal à personne. Ce précepte nous défend tout ce qui pourroit nuire à notre prochain, de quelque manière que ce soit, comme le meurtre, les coups, les blessures, les rapines, les extorsions, les bri-

gandages, les vols, les larcins, la fraude, la violence, les calomnies, les médiſances et autres choſes ſemblables.

La ſeconde eſpèce de ces devoirs, eſt de regarder tous les autres hommes comme nos égaux & nos frères. Par conſéquent nous devons pratiquer toutes les vertus propres à ſoutenir & à édifier la ſociété. De-là, la complaiſance des uns envers les autres; de-là, l'impartialité & la pratique de la juſtice; de-là, la fuite de l'orgueil, des mépris, des outrages & des diviſions.

La troiſième eſpèce des devoirs abſolus de l'homme, eſt de contribuer chacun, autant qu'on le peut, à l'utilité des autres, ſoit directement, ſoit indirectement.

L'enfant. Pourquoi avez-vous dit *des devoirs abſolus.*

Le maître. C'eſt qu'outre les devoirs abſolus, il y a encore des devoirs d'une autre eſpèce, que l'on appelle devoirs réciproques, tels que ceux qui viennent des différens états qui compoſent la ſociété, d'où réſultent les devoirs de l'homme marié, des pères, des enfans, &c.

L'enfant. Ne ſeroit-il pas important de ſuivre quelques règles dans le choix de ſes amis?

Le maître. Pour faire un bon choix en fait d'amitié, il faut obſerver trois choſes. La première eſt de ne pas aimer ſans connoître; autrement c'eſt s'expoſer à faire un mauvais choix & à éprouver des ruptures continuelles. La ſeconde, c'eſt de ne prendre des amis que dans la claſſe des gens de bien; autrement ce ſeroit compromettre notre réputation, nous expoſer à des chagrins, & vouloir devenir les complices des vices des autres. La troiſième règle à obſerver dans le choix des amis, c'eſt de n'en point faire par intérêt. L'amitié a une origine plus noble & plus véritable que le beſoin. Ce qui eſt fondé ſur l'intérêt eſt trop fragile pour ſervir de baſe à une vertu qui eſt l'affection du cœur la plus douce, la plus flatteuſe & la plus néceſſaire.

L'enfant. Quels ſont les devoirs que nous preſcrit la parenté?

Le maître. Nous ne ſommes pas toujours en état de faire l'avantage de la ſociété en général; mais quant à ceux qui ſont partie de notre famille, nous devons commencer de bonne heure à leur témoigner de l'attachement, de la compaſſion, de l'obéiſſance, du reſpect, des attentions; à les aider de nos conſeils, à leur rendre de bons offices, à leur donner des exemples de vertu & d'attachement à la patrie.

L'enfant. Peut-on pouſſer ſes parens dans les emplois, ou les enrichir par préférence aux perſonnes qui ont plus de mérite qu'eux, ou qui ſe trouvent dans un plus grand beſoin?

Le maître. Agir ainſi, ce ſeroit une grande & une double injuſtice, en ce que nous ferions le malheur de nos parens, en les mettant dans un emploi qu'ils ne pourroient adminiſtrer; & en ce que, négligeant les autres, nous nuirions à l'ordre & au bien public, qui veulent qu'on choiſiſſe le plus digne.

L'enfant. Que dois-je penſer touchant l'amour paternel & l'amour filial?

Le maître. L'amour paternel & l'amour filial ſont ſi profondément gravés dans le cœur de l'homme, qu'il eſt impoſſible de s'y ſouſtraire ſans remords.

L'enfant. Quelles ſont les obligations des pères & mères envers leurs enfans?

Le maître. Les pères & mères doivent nourrir, élever & entretenir leurs enfans auſſi commodément qu'il leur eſt poſſible; leur former le cœur & l'eſprit par une bonne éducation; les diſpoſer de bonne heure à ſervir la patrie dans l'état pour lequel ils laiſſent entrevoir le plus de capacité; leur donner de bons exemples; en un mot, les regarder comme un dépôt précieux qu'ils doivent améliorer, & dont ils ſont reſponſables envers la patrie.

L'enfant. Que doivent les enfans à leurs pères & mères?

Le maître. Ils leur doivent l'honneur, le respect, l'amour, les secours, & une obéissance simple, soumise & affectueuse.

L'enfant. Les domestiques, que doivent-ils à leurs maîtres?

Le maître. Les domestiques sont des enfans que nous adoptons, à qui nous donnons notre confiance & à qui nous remettons nos intérêts. Par conséquent les domestiques sont tenus de rendre à leurs maîtres l'honneur, le respect, l'amour, les services & la même obéissance que s'ils étoient leurs enfans. Ils doivent de plus le travail exact & fidèle de leurs mains, pour lequel ils se sont spécialement engagés.

L'enfant. Et les maîtres, que doivent-ils à leurs domestiques?

Le maître. Les maîtres doivent à leurs domestiques, 1°. la justice; 2°. la charité, l'équité, l'humanité & la douceur; 3°. l'exemple, la patience, la droiture, la circonspection & les soins nécessaires pour les former à la vertu & les maintenir en paix.

L'enfant. Quelle idée doit-on prendre des liens du mariage?

Le maître. Ils doivent être regardés comme l'union la plus respectable, la plus conforme aux vœux de la nature, la plus importante pour le bien de l'état & des particuliers. Il importe au bien & à la paix de la société que le mariage soit un engagement pour la vie; & la nature même semble en avoir fait un précepte, en unissant si étroitement le sort de l'épouse à celui de l'époux; celui des enfans aux soins, aux attentions, à la vigilance continue, à l'amour le plus

inquiet de la part des parens. Les époux ne doivent pas seulement se proposer de donner des enfans à la société, mais bien plus songer à des jouissances plus durables, que procure la bonne éducation des enfans, la tendresse conjugale, la confiance réciproque & la cordialité. D'après ceci, on doit voir que le divorce est un remède violent, & qu'on ne doit y recourir que pour des cas très-graves & détaillés par la loi.

Des sentimens que doit procurer en nous l'idée de la divinité.

L'enfant. Quelles sont les vérités consolantes qui sont la suite de la connoissance de la divinité & de l'immortalité de notre ame?

Le maître. Quiconque apperçoit dieu dans tous les événemens de sa vie, jouit d'une tranquillité d'esprit parfaite, même au milieu des malheurs. Il élève ses yeux vers celui qui anime tous les êtres, & il se dit: *Voilà celui qui m'a donné le jour, qui me soutient, qui me voit; il est mon père, il est tout-puissant. Qu'ai-je à craindre? rien ne peut m'arriver contre sa volonté; & s'il veut que je sois affligé, je dois penser que c'est pour mon plus grand bien, puisqu'il m'aime.* De-là notre découragement se change en intrépidité; le renoncement aux plus douces satisfactions ne coûte rien pour acquiescer aux vues de la providence. Quiconque apperçoit dieu dans tous les événemens de sa vie, vit heureux, content & persévère dans le bien. Que peuvent sur son esprit les fraveurs de la mort? Il sait que la route du tombeau le conduira à l'immortalité & le rendra au principe de son être, source d'une vie délicieuse.

Les perfections de l'être suprême exciteront notre admiration, notre estime, notre amour, notre reconnoissance envers lui.

Sa bonté doit nous faire approuver tout ce qu'il fait & tout ce qui nous arrive par ſa permiſſion.

Sa puiſſance & ſa ſageſſe doivent nous engager à faire en tout ſa volonté.

Sa ſainteté doit nous porter à ne rien faire qui puiſſe lui déplaire, & à deſirer que l'univers ſoit dans un état de perfection qui retrace celle de ſon auteur.

Son immenſité & ſa gloire doivent nous exciter à reſpecter par tout ſa preſence, & à craindre de ſouiller par nos crimes la terre qui toute entière eſt ſon temple & le ſéjour de ſa gloire.

Dieu eſt le père commun de tous les hommes ; il les aime tous. Nous ſommes donc tous ſes enfans. En conſéquence nous devons tous nous aimer comme de bons frères, & ſupporter les erreurs & les défauts les uns des autres, comme dieu les ſupporte lui-même.